

Méditations pour les fêtes de Noël

Anselm Grün

Anselm Grün, moine bénédictin, est abbé du monastère de Münsterschwarzach en Allemagne. Docteur en théologie et psychologue, il est accompagnateur spirituel. Ses livres connaissent un grand succès en Europe. Plusieurs ont été traduits en français.

L'Avent

1. L'Avent, adventus : advenit – il arrive

Le mot d'origine latine « Avent » signifie « arrivée ». Nous attendons la venue de Jésus-Christ dans notre monde. L'Église parle d'un triple « avent » : la venue de Jésus lors de sa naissance, il y a deux mille ans, sa venue intérieure en nous, aujourd'hui, et son retour en majesté à la fin des temps. Mais en quoi la venue du Christ nous concerne-t-elle, d'une façon générale ? Ne vaudrait-il pas mieux que vienne pour nous l'Ami, ou l'Amie ? Ne faudrait-il pas plutôt une autre forme de gouvernement, de société ? Quel effet peut donc bien produire la venue de Jésus dans notre vie, dans notre monde ?

Souvent j'entends cette plainte : « Je ne sais même pas encore tout à fait où j'en suis, ni quelle est ma place. Qu'on me laisse donc la trouver, pour commencer ! » La plupart du temps, nous ne sommes pas vraiment là où nous sommes. Nous ne savons pas encore où nous en sommes, au fond de notre âme. Cependant, nous employons cette notion de « place » aussi dans un autre sens. Nous disons d'un être qu'il sait se faire sa place parmi les autres, qu'il est bien reçu par eux. Tel nouveau chef de service est bien reçu par ses collaborateurs, il sait se faire accepter, il est apprécié.

Lors de l'Avent, nous fêtons la venue de Jésus-Christ parmi nous, dans nos cœurs. Cela signifie d'abord que Jésus vient à nous, qu'il frappe à la porte de notre cœur. Bien entendu, nous savons qu'il est déjà venu. Il est venu sur cette terre, il y a deux mille ans, sous sa forme humaine, pour être avec nous. Et il y a bien longtemps qu'il est là avec nous. Il est parmi nous quand nous célébrons le service divin. Mais si nous l'éprouvons comme Celui qui vient, c'est parce que nous ne sommes pas encore, nous-mêmes, vraiment arrivés chez nous. Karl Valentin a dit cela de façon tout à fait excellente : « Ce soir, j'ai de la visite. J'espère que je serai là, chez moi ! » Souvent, nous ne sommes pas chez nous en nous-mêmes. Nous sommes quelque part, n'importe où, dans nos pensées, nos sentiments. Nous nous promenons avec eux. Comme nous ne sommes pas chez nous, nous éprouvons le Christ, qui est là depuis toujours, comme Celui qui vient. La question est de savoir si, ce Jésus qui vient, nous le recevons vraiment, s'il réussit à se faire entendre quand il frappe à notre porte, ou si nous ne l'entendons pas.

Le mot « aventure » vient du latin populaire *adventura* : ce qui va arriver ce qui doit arriver, participe futur de *advenire*, *advenir*. Quand Dieu vient à nous, c'est toujours pour nous une aventure. Alors toutes nos certitudes les mieux établies s'effondrent. De nombreux contes ont pour thème un être qui attend la venue de Dieu. Il prépare un repas de fête, mais les autres contrecarrent ses préparatifs. Un pauvre vient à lui et lui demande de l'aide; il le renvoie. Un jeune vient à lui, mais le dérange dans son attente de Dieu. En fait, c'est Dieu lui-même qui est venu en ces êtres démunis. Mais nous sommes tellement fixés sur nos images de Dieu que, quand il vient, nous ne le voyons pas. Nous attendons toujours une venue qui sorte de l'ordinaire, et ne remarquons absolument pas que Dieu vient à nous tous les jours, sous la forme d'êtres qui nous demandent quelque chose, d'êtres qui nous font le don d'un sourire. Chaque rencontre d'un être humain est une aventure, une venue de Dieu vers nous, mais qui ne devient un événement particulier que si nous y sommes ouverts.

Dans *En attendant Godot*, cette pièce dont le thème est précisément l'Avent, Samuel Beckett montre les deux clochards Vladimir et Estragon attendant en vain un certain M. Godot. Ils attendent, attendent sans fin, mais Godot ne vient pas. Ils essaient de se pendre, mais sans succès : la corde se

casse. À ce moment, Estragon dit : « Et s'il vient ? » Et Vladimir répond : « Nous serons sauvés. » Si Dieu vient à nous, nous sommes sauvés. C'est ce que bien des gens attendent aujourd'hui. Mais leur attente est vaine : ils ne perçoivent pas la venue de Dieu.

Dieu, il vient à tout instant. C'est ce que disent les mystiques. La question est de savoir si nous remarquons sa venue. Il vient à nous sans bruit dans les élans de notre cœur. C'est ainsi qu'il frappe à notre porte : il voudrait entrer. Mais peut-être sommes-nous trop occupés de nous-mêmes pour l'entendre frapper. Si nous sommes chez nous, si nous communiquons avec nous-mêmes, alors nous pouvons l'entendre frapper et lui ouvrir la porte. S'il entre dans notre cœur, nous sommes sauvés, nous sommes délivrés de notre aliénation, de notre division intérieure, nous avons un nouvel accès à nous-mêmes, nous savons qui nous sommes. Toi qui me lis, le temps de l'Avent t'invite à accéder à toi-même afin que le Christ puisse y accéder aussi, à tout instant, et aussi à la fin du temps, de ton temps à toi, quand il viendra vers toi dans sa majesté pour que tu restes à jamais avec lui et avec toi-même, arrivé au but de ta quête.

2. L'attente

L'attente : c'est l'attitude à laquelle l'Avent ne cesse de nous inviter : « Soyez semblables, vous, à des gens qui attendent leur maître à son retour de noces, pour lui ouvrir dès qu'il viendra et frappera » (Luc, 12, 36). Attendre, c'est être tendu, il y a quelque chose à attendre : le retour du maître parti assister à une noce. Ou bien, même, le Fiancé en personne, ainsi qu'il est raconté dans la parabole des « vierges folles » ou « sottes » et des « vierges sages » ou « sensées » (Matthieu, 25, 1 sqq.) L'attente suscite en l'être humain une saine tension. Qui attend n'en est pas à tuer le temps par ennui ; il est tout entier tourné vers un but. Le but de cette attente, c'est une fête, la fête de notre incarnation humaine, de l'accession à nous-mêmes, de l'union par laquelle nous ne ferons plus qu'un avec Dieu. Mais nous n'attendons pas Dieu, simplement : Dieu nous attend aussi ; il attend que nous nous ouvrons à la vie et à l'amour.

Le mot français « attendre », du latin *attendere*, « faire attention », évoque l'attitude de l'observateur à son poste, d'où il veille, il monte une garde vigilante. Attendre, c'est donc regarder tout autour de soi si quelqu'un s'approche, si quelque chose vient vers nous. Mais cela peut aussi vouloir dire : veiller sur quelque chose, sur un être, en prendre un soin attentif, comme le gardien ou le garde-malade. L'attente produit sur nous deux effets : elle élargit notre vision et nous rend attentifs à l'instant présent, à ce que nous y vivons, aux êtres avec lesquels nous sommes en train de parler. L'attente nous donne un cœur plus vaste. Lorsque j'attends, je sens que je ne me suffis pas à moi-même. Chacun de nous connaît cela, l'attente d'un ami, d'une amie. On regarde sa montre à tout instant, pour savoir si le moment de sa venue est arrivé. On est tendu vers l'instant où l'ami, l'amie descend du train ou sonne à la porte. Et quelle déception, si c'est quelqu'un d'autre qui sonne ! L'attente provoque donc chez nous une tension excitante ; nous sommes tendus vers ce qui nous touche au cœur et le fait battre plus fort, vers ce qui comble notre désir.

Bien des gens aujourd'hui ne savent plus attendre. Le temps de l'Avent, ils ne le vivent pas comme celui de l'attente, mais comme une anticipation de Noël. Certains fêtent Noël constamment, au lieu d'être aux aguets et de tendre leur cœur, dans l'attente, vers le mystère de la Nativité. Les enfants ne savent pas attendre que leur mère ait achevé le bûche de Noël ; il faut qu'ils se mettent tout de suite à manger, dès qu'il y a quelque chose sur la table. Ils n'attendent même pas que le chocolat soit dans le panier, il faut qu'ils le mangent avant même qu'il ne soit payé à la caisse du supermarché. À la caisse, au guichet, les gens ne peuvent pas attendre ; ils se faufilent pour passer avant les autres. Or il s'agit là de quelque chose d'important : qui ne sait pas attendre ne développera jamais un Moi fort ; s'il éprouve un besoin, il sera toujours obligé de le satisfaire tout de suite. Mais alors il tombera sous la dépendance de tous ses besoins.

L'attente nous donne la liberté intérieure. Si nous sommes capables d'attendre jusqu'à ce que notre besoin soit satisfait, alors nous supporterons aussi la tension que produit en nous l'attente. Et non seulement notre cœur en devient plus vaste, mais encore cela nous donne le sentiment que notre vie n'est pas banale. Nous voyons cela quand ce que nous attendons est mystérieux : ce que nous attendons alors, c'est la réalisation de notre plus profond désir. Ainsi, nous apprenons qu'il y a plus en nous que ce

que nous pouvons nous donner nous-mêmes. L'attente nous montre que l'essentiel ne peut être qu'un cadeau qui nous est fait.

Peux-tu te rappeler, toi qui me lis, ce que tu as éprouvé quand tu attendais quelque chose? Tu as invité des amis pour une fête. Si quelqu'un arrive trop tôt, il perturbe ton attente. Quelque chose se perd pour toi : la tension, ce qu'il y a d'excitant dans l'attente, la joie liée à l'idée de la fête à venir, la préparation intérieure à cette fête. Il a manqué une étape : celle de l'attention qui fait partie de l'attente. Tu ne peux plus être attentif à ton cœur, à tous les désirs fervents qui montent en lui. Mais si personne n'est encore là au moment fixé, tu es également déçu. Alors, l'attente est comme un arc trop tendu ; il te vient des pensées de ce genre : « Ils n'ont pas d'affection pour moi. Je ne leur suis rien. Cela, ils ne peuvent le faire qu'à moi. Pour eux, il y a plus important que moi. »

Qu'est-ce qui donne à l'attente sa tension positive ? Comment se sent-on en attendant la venue d'un être cher? C'est quelque chose de neuf qui survient dans notre vie, un cadeau que nous recevons. L'idée que cet être va venir nous remplit de joie. Nous nous sentons forts ; des sentiments puissants montent en nous. C'est que nous ne sommes pas seuls à attendre; nous sommes aussi attendus. Comment nous sentons-nous quand d'autres nous attendent; quand c'est Dieu qui nous attend ? Ces attentes des autres, elles peuvent nous donner le sentiment d'une contrainte ; mais quand personne n'attend plus rien de nous, nous nous sentons superflus. L'Avent t'invite, toi qui me lis, à dilater ton cœur dans l'attente, et à te ressaisir comme quelqu'un qui est attendu. Tu es précieux ; beaucoup d'êtres t'attendent. Dieu t'attend, afin que tu accèdes à la vraie vie.

Peut-être éprouves-tu, chaque fois que tu attends, quelque chose de ce que tu ressentais, enfant, dans l'attente de Noël. Je me rappelle très bien comment, quand j'étais petit, nous attendions l'Enfant Jésus et la distribution des cadeaux. Il y avait une tension bien particulière. Nous allions nous promener avec notre père, dans la nuit noire, nous voyions partout, dans les maisons, les lumières allumées. Et puis nous devions attendre en haut, dans nos chambres, jusqu'au moment où la cloche de Noël se mettait à sonner. C'était une expérience pleine de mystère que de revenir alors dans la grande salle éclairée seulement par des bougies. Les situations vécues dans l'enfance s'impriment profondément dans l'âme. Par la suite encore, nous retrouvons toujours la douceur du foyer quand quelque chose vient ranimer ces sentiments de jadis. Il reste probablement dans toute attente une trace de l'attente de Noël, l'intuition plus ou moins obscure que notre vie va être rendue plus lumineuse et plus heureuse par la venue d'un être ou d'un événement.

3. La nostalgie

L'Avent c'est le temps de la nostalgie. La nostalgie, c'est le désir amoureux de ce qui peut pleinement combler et pacifier notre cœur. Elle est toujours liée à l'amour, au cœur, qu'elle rend plus vaste. Selon saint Augustin, la nostalgie est une disposition fondamentale de l'être humain. Par nature, l'homme est plein du désir nostalgique de Dieu. La chose n'est pas toujours évidente, mais dans tout désir nostalgique, sur cette terre, on peut percevoir l'écho de cette nostalgie ultime. Quand je désire avec passion réussir, posséder, être riche, voir ma valeur reconnue, toujours ce désir va au-delà de tout ce qui est accessible. Il n'est pas de reconnaissance qui puisse satisfaire entièrement mon désir. Il n'est pas de richesse qui puisse me donner une paix totale. Au fond de tous ces désirs, en fin de compte, il y a le désir de Dieu. Cela, saint Augustin l'a saisi dans une formule devenue classique : « Notre cœur reste dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il trouve la paix en toi, mon Dieu. »

Celui qui refoule son désir de Dieu devient l'esclave de désirs maladifs. Le désir qui asservit naît toujours du désir libérateur refoulé. L'Avent, c'est le moment où nous devrions retransformer nos désirs maladifs en un désir libérateur. Chacun de nous connaît des désirs qui asservissent, ces dépendances intérieures. Il n'y a pas seulement ceux qui sont évidents : l'alcoolisme, la toxicomanie, la dépendance médicamenteuse, l'intoxication par le travail, la dépendance relationnelle, sexuelle, la passion du jeu. Dès que nous tombons sous la dépendance d'une chose ou d'une habitude de comportement, il se forme en nous une telle structure malade. Nous ne pouvons plus nous passer de ce comportement, de cette chose. L'art de la libération consisterait à examiner avec soin nos dépendances et à y découvrir la nostalgie qui nous montre que notre désir va bien au-delà de la banalité du quotidien. Ce qu'elles

recèlent, en dernière analyse, c'est la nostalgie du foyer, de la sécurité, du paradis perdu. Or ce n'est pas là le signe d'une évolution défectueuse ou morbide, l'expression d'une immaturité et d'une tendance régressive. C'est un tout autre signe : celui de l'intuition que nous ne pouvons affronter le combat de la vie que si nous sommes chez nous en nous-mêmes et si nous sentons qu'il y a en nous un mystère, et que ce mystère, c'est Dieu.

Lorsque pendant l'Avent je prends conscience de ma nostalgie, je peux me réconcilier avec ce que ma vie a de très ordinaire. Alors je suis en mesure de donner congé à l'illusion que mon activité professionnelle doive me combler entièrement, que l'harmonie puisse régner toujours dans ma famille, ou qu'il me soit possible de réussir en tout et d'être aimé de tous. Beaucoup de gens se cramponnent obstinément à de telles illusions. Et quand l'existence ne les réalise pas, ils le refoulent en peignant leur vie en rose. Se racontant, ils sont très portés à l'exagération; leurs récits sont toujours plus passionnants que leur réalité; tout en eux est bien particulier, ce qui leur arrive en ce moment même est toujours extraordinaire. Ils visent à masquer ainsi le fait qu'ils sont empêtrés dans une crise profonde. Ils ferment les yeux sur la banalité de leur vie, et entretiennent, en donnant de celle-ci une description hyperbolique, leur illusion de n'être pas comme tout le monde.

La nostalgie a un effet positif. Elle nous garde de demander à notre vie plus qu'elle ne saurait nous donner, et d'accabler les autres du poids de nos souhaits. Nous pouvons ainsi nous réconcilier avec notre vie quotidienne telle qu'elle est. Et nous pouvons accepter les gens tels qu'ils sont. Cela s'applique à nos partenaires, aussi bien dans le travail que dans le mariage. La nostalgie nous fait accéder à un au-delà de ce monde. Il y a en nous quelque chose qui est au-delà du monde et sur quoi le monde n'a pas de prise. C'est pourquoi la nostalgie nous libère de l'enchaînement au monde. J'accepte le fait que nul être humain ne puisse satisfaire ma nostalgie la plus profonde. Établi dans cette attitude, je peux rencontrer l'autre en toute liberté, sans le contraindre par des attentes excessives à correspondre à une image figée. La nostalgie me permet d'être ouvert aux autres sans aucun préjugé. Ainsi, je peux goûter la rencontre et la relation sans leur demander toujours plus qu'elles ne m'apportent. L'autre me renvoie vers Dieu, sans avoir l'obligation d'être Dieu lui-même.

Saint-Exupéry a dit quelque part — la formule est connue — que si l'on veut construire un navire, il faut apprendre aux hommes à désirer l'immensité de la mer. Le désir nostalgique recèle donc une force qui nous rend capables d'aborder les utopies de façon tout à fait concrète. C'est lui qui a poussé les gens du Moyen Âge à construire les grandes cathédrales; cet art des bâtisseurs vivait de leur nostalgie. C'est d'elle que la musique tient sa vie; elle est une fenêtre ouverte sur le ciel. Tout art est, en dernière analyse, un reflet annonciateur de l'éternité, de ce qui n'a jamais encore existé, l'expression du désir de ce qui est absolument autre. La nostalgie a le pouvoir de dynamiter le béton, de briser la cuirasse dont nous nous sommes enveloppés pour devenir insensibles à ce monde qui est au-delà du monde; elle ouvre l'étroitesse de notre monde à nous, et maintient l'ouverture de l'horizon qui se présente à nous. Elle ne se ferme pas à ce que les réalités de la vie ont d'effrayant. Elle nous met sur la trace d'une espérance qui nous permet de regarder la réalité en face sans sombrer dans le désespoir.

Toi qui me lis, demande-toi sans cesse, pendant l'Avent, quel est en réalité ton désir le plus profond. Si tu établis le contact avec lui, ton cœur en deviendra plus vaste. Tu te sentiras libre, même si l'espace autour de toi est resserré. Fais confiance à ton désir de te sentir chez toi, en sécurité, de vivre la vraie vie, d'aimer vraiment. Si tu chantes les cantiques de l'Avent ou si tu entends lire les textes du prophète Isaïe, laisse ces paroles pénétrer en toi de telle façon qu'elles attisent ta nostalgie. Elles donneront de l'ampleur à ta vie et te mèneront vers la source de vie qui jaillit en toi sans se laisser entraver par les murs de pierre qui t'environnent.

4. La veille

L'un de nos cantiques préférés, au temps de l'Avent, nous y invite : « Éveillez-vous, nous dit la voix. » L'éveil, c'est l'esprit même de l'Avent. Nous ne pouvons accueillir la venue de Dieu que si nous sortons du sommeil, si nous nous dépouillons des illusions que nous nous sommes faites sur la vie. L'Avent, ce n'est pas la fuite dans un beau rêve éveillé; c'est au contraire l'éveil à la réalité. La réalité authentique, c'est Dieu. Mais, parce que la plupart du temps nous dormons et nous errons dans quelque

rêve éveillé, nous ne sentons pas que Dieu vient à nous, jour après jour, et que nous baignons entièrement dans sa présence aimante et secourable.

Cependant, il ne s'agit pas seulement de nous éveiller, mais d'adopter la veille comme attitude fondamentale. Le sens propre du verbe « veiller », c'est : rester en état d'éveil, de vigilance, pendant le temps où l'on est censé dormir. Veiller, c'est vivre consciemment chaque instant qui passe, être pleinement présent, vraiment vivant. La vigilance requiert la sobriété. Est vigilant celui qui ne s'étourdit pas, ni par des drogues, ni par l'esprit de consommation, ni par le divertissement. Pendant l'Avent, bien des gens s'étourdissent par une activité fébrile, qu'ils propagent autour d'eux. Ils pensent devoir alors expédier toute la correspondance qu'ils ont ajournée l'année durant. Contre cette anesthésie, l'on peut tenter de s'exercer, pendant l'Avent, à une autre attitude : celle de la sobriété et de la vigilance. Si l'on traverse en état de vigilance les zones piétonnières d'une ville, on comprendra combien superflue est l'agitation fébrile par laquelle tant de gens sont poussés à fuir la réalité authentique. L'état de veille et de vigilance nous apprend quel est le véritable enjeu des fêtes de Noël.

Au temps de l'Avent, nous nous entendons rappeler sans cesse les exhortations de l'Écriture : nous devons veiller, comme les « vierges sages » ou comme le serviteur fidèle, car nous ne savons pas quand le Seigneur va venir. Le Seigneur peut venir la nuit comme un fiancé qui nous invite à la fête. Si nous dormons, nous manquerons la fête de notre incarnation, de notre accession à la véritable humanité, à l'unité avec Dieu. Mais le Seigneur peut aussi venir la nuit comme un voleur : « Si le maître de maison avait su à quelle heure de la nuit le voleur devait venir, il aurait veillé et n'aurait pas permis qu'on percât le mur de sa demeure. » (Matthieu, 24, 43). Pendant la nuit nous devons veiller, parce que le Seigneur n'annoncera pas sa venue. Il viendra à la dérobée, comme un voleur. Et c'est seulement si nous sommes éveillés, comptant heure après heure sur sa venue, que nous pourrons l'accueillir dans notre maison.

La veille, la vigilance, ce n'est pas l'attitude fondamentale qu'il nous faudrait adopter seulement pendant l'Avent. À Noël aussi nous entendons parler de ces bergers qui montaient la garde durant la nuit. C'est parce qu'ils veillaient qu'ils entendirent proclamer la Bonne Nouvelle de la naissance du Messie. Même la vigilance imprévue, involontaire, est bonne : si nous nous réveillons la nuit et ne pouvons plus nous rendormir, ne nous en défendons pas, mais saisissons cette occasion de veiller en toute conscience. Tendons l'oreille dans la nuit, dans le silence, vers notre cœur ! Que veut te dire Dieu ? Quel ange t'envoie-t-il pour t'annoncer une bonne nouvelle ? Peut-être commenceras-tu à comprendre pourquoi les moines ont toujours tellement aimé la veille de nuit. En effet, c'est précisément la nuit, quand nous veillons, que nous sommes sensibilisés au mystère de Dieu, qui cherche à nous empoigner.

L'Épiphanie

Au lieu de celle du petit enfant soleil, les chrétiens ont célébré la naissance du véritable soleil, de Jésus, né lui aussi dans une grotte, à Bethléem.

Pour les Grecs, l'Épiphanie était le jour anniversaire de la naissance du dieu; pour les chrétiens l'incarnation du Christ est la plus haute épiphanie qui puisse se concevoir.

Peut-être l'Église primitive a-t-elle aussi voulu donner une réplique à la fête grecque de Dionysos. Dionysos était le dieu de l'ivresse. La veille de sa fête, dans la nuit du 5 au 6 janvier, on plaçait dans son temple trois cruches remplies d'eau, que l'on retrouvait au matin pleines de vin. Lors de la fête de l'Épiphanie, l'Église primitive n'évoquait pas seulement les Mages venus adorer l'Enfant divin, mais aussi le baptême de Jésus et les noces de Cana. La triple manifestation de la majesté de Dieu : face au monde entier (l'adoration des Mages), dans les éléments de la Création (le baptême de Jésus dans le Jourdain) et dans l'amour humain (les noces de Cana) répondait à la nostalgie des Grecs telle qu'elle s'exprimait dans leur philosophie, leur culte du dieu solaire, Aion, et celui de Dionysos.

Dionysos représente l'ivresse qui vise à nous élever au-dessus de la sphère terrestre et à donner à notre vie un goût nouveau et plus fort, ce que Dieu réalise en se faisant homme; l'eau de la vie humaine se change en vin. L'Église primitive a repris à son compte la nostalgie de la religion grecque, elle a

annoncé et fêté la naissance de Jésus de telle façon que les hommes, à l'époque, ont senti qu'en ce Jésus de Nazareth leur désir le plus profond était comblé. Le culte de Dionysos voulait établir un lien entre l'esprit et le corps, entre la mystique et l'Éros. En la personne de Jésus, Dieu a célébré ses noces avec nous, il s'est lié à nous pour toujours. Quand le culte de Dionysos dégénéra, devenant trop effréné, trop barbare, il fut remplacé par celui d'Orphée, le divin chanteur que l'Église primitive a considéré comme un prototype du Christ. Quand Orphée chantait, le tigre et le lion, le loup et l'agneau se couchaient, paisibles, à côté de lui pour l'écouter. En Jésus, cette promesse du paradis est devenue réalité; le boeuf et l'âne sont là, devant sa crèche. Jésus chante le nouveau chant de l'amour, qui promet à l'être humain déchiré la réconciliation entre l'amour et la sexualité, entre l'esprit et la pulsion, entre Dieu et l'homme.

Les textes tardifs du Nouveau Testament présentent déjà l'Incarnation de Jésus-Christ comme une épiphanie. Dans son Épître à Tite (2,11), Paul dit que « la grâce de Dieu [est] source de salut pour tous les hommes ». L'amour de Dieu s'est rendu visible en Jésus-Christ. Seul peut nous toucher et nous transformer ce qui se manifeste à nos sens; les paroles qui ne s'adressent qu'à la pensée n'ont pas le pouvoir de nous délivrer à tous les niveaux de notre être. Pour qu'il nous soit donné de nous éprouver comme des hommes nouveaux, la majesté de Dieu doit se rendre visible. L'Épître à Tite sait même décrire le mystère de la Nativité comme l'apparition de « la bonté de Dieu notre Sauveur et [de] son amour pour les hommes [humanitas] » (3,4). Cette phrase a touché au plus profond le philosophe catholique Péter Wust; destitué par les nazis, malade, mourant, il l'a reprise dans un message de Noël adressé à ses étudiants. Au plus profond de l'inhumanité du Troisième Reich, il puisait sa consolation dans l'idée que la naissance du Christ avait rendu visible la véritable humanité, l'humanité idéale de Dieu lui-même; il était convaincu que cette humanité s'imposerait contre toutes les violences, extérieures et intérieures.

À l'Épiphanie, nous célébrons la manifestation de la majesté de Dieu dans notre chair. Lors d'un exercice de méditation, nous avons pris à la lettre cette célébration ; tout un Jour durant, nous l'avons méditée, et nous avons cherché à sentir, en pratiquant des exercices corporels, le sens de ce fait : la majesté de Dieu se manifeste dans ma chair ; mon corps est le lieu où son éclat devient visible ici-bas, sur cette terre. Quelle expérience fais-je de moi-même, s'il est vrai qu'à travers ce corps. Source de tant de souffrances, c'est la beauté lumineuse de Dieu qui apparaît ? De quel oeil vois-je mes frères et mes sœurs, si je crois qu'en eux c'est la visage même de Dieu qui rayonne pour moi ? Dans son livre *Ich hörte auf die Stille* (littéralement : « J'ai prêté l'oreille au silence »), Henri Nouwen rapporte que son abbé lui donna comme thème de méditation, pour des journées entières, ces mots : « Je suis la majesté de Dieu », afin qu'il apprit qui il était dans sa vérité. De même, cette fête de l'apparition de la majesté divine dans la chair vise à te faire découvrir, à toi qui me lis, le mystère de ton propre corps, le vrai sens de l'antique commandement de la philosophie grecque : « Connais-toi toi-même ! » Tu te connaîtras toi-même si tu trouve Dieu en toi, et si tu te trouves en Dieu. Tu accèderas à la véritable humanité si ta chair, devenant un lieu de l'Épiphanie, fait rayonner la majesté de Dieu.

Les Mages

MATTHIEU rapporte qu'après la naissance de Jésus des mages s'en vinrent d'Orient à Jérusalem. Ils étaient à la recherche du roi des Juifs qui venait de naître et dont une étoile leur avait annoncé la venue. Ces mages pourraient avoir été des astrologues babyloniens, experts dans l'interprétation des songes ; des membres de la caste sacerdotale perse, qui se distinguaient par un savoir surnaturel. Les Juifs chassés à Babylone avaient sans doute parlé aux astrologues du lieu de leur attente d'un Messie. L'art du christianisme primitif a représenté les Mages comme des prêtres de la religion de Mithra, la principale concurrente de l'Église naissante.

Il faut voir dans ce fait une signification toute particulière. Matthieu et les Pères de l'Église ont interprété l'adoration de ces Mages comme le signe que les sages et les initiés du monde entier venaient vers le Christ pour lui rendre hommage et lui apporter des présents. Tout ce que les hommes avaient jamais pu amasser de savoir et d'expérience débouchait sur l'adoration de l'enfant divin. C'est une très ample vision que Matthieu nous transmet ainsi. Où et de quelque façon que l'on soit en quête, quelque expérience que l'on accumule, en astrologie ou dans l'interprétation de songes, dans la magie ou les

pratiques ésotériques, peu importe : ce que l'on retrouve au fond de tout cela, c'est la nostalgie de l'Enfant divin, du dieu qui devient visible en s'incarnant. Il y a toujours eu dans l'Église des courants qui, dans leur inquiétude, distinguaient radicalement le christianisme de toutes les autres religions et condamnaient toutes les autres voies vers le divin. Matthieu nous montre, lui, un autre chemin. Il s'agit de penser jusqu'au bout le savoir du monde. On aboutit alors à ces questions : quel est le but de l'astrologie ; que recherche l'ésotérisme, dans toutes ses branches si nombreuses et si diverses ? Le but, c'est de déchiffrer le mystère de la vie : quest-ce que l'homme, et qui est Dieu ? D'où venons-nous et où allons-nous ? Celui qui va jusqu'au bout de son savoir arrivera toujours au Dieu fait homme ; c'est au Christ que le mène son savoir. C'est pourquoi nous n'avons pas à considérer avec inquiétude les autres voies vers le divin. Elles ne représentent aucun danger pour notre foi chrétienne. Au contraire : toutes, elles témoignent du profond désir de trouver le Roi nouveau-né l'Enfant divin à travers lequel rayonne la majesté de Dieu.

Les Mages ne représentent pas seulement les autres peuples, les autres civilisations, les autres chemins de la religion, mais aussi notre propre quête. Où que celle-ci se tourne nous sommes en route vers le Roi qui vient de naître ; en dernière analyse tous les chemins mènent à lui. Même celui de la magie, que figurent les Mages, peut nous conduire jusqu'au Dieu fait homme. Il y a une magie qui désire s'emparer du divin, en faire sa chose. Ce n'est pas elle qui nous conduira vers Dieu ; avec elle nous nous cramponnons à notre Moi. La magie originelle, au contraire, croit que Dieu se manifeste dans ce monde, et que nous pouvons donc le connaître en accordant notre attention à l'existence terrestre et en la vivant de façon concrète. Par la naissance du Christ, Dieu s'est révélé en vérité dans la sphère de ce monde, dans la chair, dans l'être humain. Mais les Mages ne parviennent jusqu'au Christ qu'en se mettant en route et en renonçant à s'emparer de Dieu par les pratiques de la magie. Leur chemin sera long, ils devront laisser derrière eux tout leur savoir et se prosterner, dans un étonnement absolu, devant le mystère de Dieu qui rayonne à travers l'enfant de Marie.

Dans l'Écriture, les Mages sont également qualifiés d'astrologues. Ils interprètent les étoiles du ciel, et aussi celles qui se lèvent dans nos cœurs. Si nous interprétons correctement les astres de notre destinée, nous verrons partout présente dans notre vie la main de Dieu qui, au-dessus de nous, nous protège et nous guide. Dieu lui-même nous prend par la main sur les chemins tortueux de notre vie, pour nous conduire, par-delà nos heures de chance et nos heures de déception, jusqu'à l'Étoile qui brille au-dessus de l'Enfant divin. Même si souvent, dans notre nuit obscure, nous ne la voyons plus, quand nous nous sentons abandonnés de Dieu sur notre route. Dieu nous conduit jusqu'au lieu où nous nous prosternerons, où nous pourrions nous oublier nous-mêmes, libérés de nos ruminations sur le chemin parcouru. Là où nous parvenons à nous oublier, nous sommes au but, tout à nous-mêmes et tout en Dieu.

L'étoile au firmament de ton cœur, c'est l'image de la nostalgie qui te meut. Fais confiance à ta nostalgie, suis-la jusqu'au bout. Elle ne te laissera pas de trêve avant que tu n'aies trouvé Dieu, son but ultime et le tien. La route sera parfois difficile ; le désir se fera pure douleur, parce que le véritable objet de la quête ne sera pas encore atteint. Mais tu trouveras Dieu si tu te laisses conduire par ta nostalgie ; elle te mènera jusqu'à la maison où se trouvent Marie et l'Enfant divin. Là où tu prendras celui-ci dans tes bras maternels, tu seras vraiment à la maison — chez toi.

2. Les Trois Rois

De ces Mages, l'art et la piété populaires en Occident ont fait aussi les Trois Rois, les Trois saints Rois, donnant par là de la Bible une interprétation qui relève de la psychologie des profondeurs. En effet, le trois est toujours le nombre de l'homme complet, entier, qui a développé en lui ses trois composantes. C'est ainsi que, dans les contes, le roi a toujours trois fils qui correspondent à l'esprit, à l'âme et au corps, ou encore à la tête, au cœur et au ventre. Tous trois se mettent en route pour trouver l'eau de la vie ou quelque remède pour le roi malade. En dernière analyse, c'est sur le chemin de l'accession à soi-même qu'ils s'engagent ; ils y vivront mainte aventure, ils devront y triompher de maint danger. L'art a montré les Trois Rois soit comme les représentants des trois âges de la vie : jeunesse, maturité, vieillesse, soit comme ceux des trois grands continents : l'Europe, l'Afrique et l'Asie. En

réalité, c'est de nous-mêmes qu'il s'agit; tout en nous doit se mettre en route : la jeune vitalité, la force de l'homme mûr et la sagesse du grand âge, pour aller au fond de ce que signifie être homme. Nous ne devons pas nous en tenir à la vivacité de la jeunesse, ni à la créativité de l'âge mûr, ni à la sagesse du vieillard. Pour que nous restions vivants, il faut que tout se transforme ; tout en nous doit sans cesse repartir et cheminer. Le but qui nous est proposé, c'est de devenir des êtres royaux, qui ne soient pas dominés par autrui mais se déterminent par eux-mêmes, qui soient d'accord avec eux-mêmes : la dignité royale, c'est cela. Or dans le cas des Trois Rois, cette dignité s'exprime précisément par le fait qu'ils se dépouillent des marques de leur royauté et se prosternent devant l'Enfant divin.

Les Trois Rois font ensemble le voyage ; ils sont étroitement associés. Ils ne chargent pas leurs serviteurs d'étudier la route, ils écoutent la voix de leur cœur. C'est lui qui leur a montré une étoile : celle de leur nostalgie. Leur chemin, c'est celui de leur désir. C'est un long pèlerinage ; à tant cheminer, ils se fatiguent. Pourtant ils continuent, suivant avec confiance le désir de leur cœur, et ils finissent par atteindre le but que l'Étoile leur avait indiqué. Toutefois, ils ont encore besoin de s'entretenir avec Hérode et ses lettrés pour le localiser exactement. Nous devons, certes, écouter la voix de notre propre cœur, mais aussi nous laisser conseiller pour mieux l'entendre. Le but du voyage des Trois Rois, c'est la maison où ils trouveront Marie et l'enfant devant lequel ils se prosterneront pour l'adorer. Au terme de leur voyage, ils ne reçoivent nulle récompense ; au contraire, ils donnent tout ce qu'ils ont apporté. Ils ne restent pas plantés là, fiers d'avoir atteint le but ; ils se prosternent et adorent. Tel est aussi le paradoxe de notre existence : plus nous avançons sur le chemin qui nous mène vers nous-mêmes, moins nous importe ce que nous en retirons et quelle figure nous faisons face aux autres. Nous nous sommes laissé attirer par le mystère de la vie, et quand nous l'atteignons, nous nous prosternons dans l'oubli de nous-mêmes, entièrement saisis; alors nous sommes, en vérité, dans la maison qui est la nôtre. Ainsi chez nous, nous ne pouvons l'être que là où nous nous prosternons devant le mystère de Dieu, où nous adorons le Dieu devenu homme.

Pour la piété populaire, les Trois saints Rois sont les patrons préférés des voyageurs. Ils ont fait une longue route, sans jamais s'égarer; ils peuvent donc nous accompagner sur les chemins périlleux de la vie. Mais on les invoque également pour écarter les influences nocives du monde des esprits. Ils passent aussi pour apporter le salut aux malades. Très tôt déjà, on les a nommés Gaspard, Melchior et Balthasar ; on a inscrit l'abréviation de leurs noms C + M + B, sur le linteau des maisons, des étables et des granges, pour les protéger des mauvais esprits. Ces noms étaient probablement dérivés de la formule de bénédiction « *Christus mansionem benedicat* » : que le Christ bénisse cette maison. Mais ce que les hommes plaçaient dans ces Trois Rois, c'était toute leur soif d'un savoir magique susceptible de les délivrer des angoisses profondes de leurs âmes et de les protéger contre tous les dangers.

3. Le quatrième Roi

Une vieille légende russe parle d'un quatrième Roi qui serait parti avec les trois autres. Edzard Schaper a repris cette légende et l'a magistralement mise en forme. En cadeau pour l'Enfant royal, ce quatrième Roi a emporté trois pierres précieuses étincelantes. Il était le plus jeune des quatre, et nul n'avait en son cœur un désir plus brûlant que le sien. En chemin, il entendit soudain les sanglots d'un enfant; il vit, gisant dans la poussière, « un tout petit garçon nu, abandonné et saignant par cinq blessures. Cet enfant donnait une si singulière impression d'être venu d'ailleurs, il était si délicat et si démuni que le cœur du jeune Roi en fut rempli d'une ardente compassion ». Il le prit avec lui et s'en retourna jusqu'au village qu'ils venaient de dépasser; personne n'y connaissait l'enfant. Il chercha une nourrice et lui remit l'une de ses trois pierres précieuses afin que l'existence de l'enfant fût assurée puis il poursuivit son chemin ; l'étoile lui montrait la voie. L'enfant sans ressource l'avait rendu sensible à la misère du monde. Traversant une ville, il rencontra un cortège funèbre : un père de famille était mort la mère et les enfants allaient être vendus comme esclaves ; il leur donna une seconde pierre.

Poursuivant sa route il ne parvient plus à retrouver l'étoile qui le guidait. Il est alors tourmenté par l'idée qu'il a peut-être été infidèle à l'appel; mais l'étoile brille soudain de nouveau. Elle le conduit dans un pays inconnu où la guerre fait rage. Des soldats y ont rassemblé les hommes d'un village et s'apprêtent à les tuer; il les rachète avec sa troisième pierre. À partir de ce moment il ne voit plus l'étoile

; devenu pauvre comme un mendiant il traverse maint pays venant en aide aux êtres menacés. Passant dans un port il arrive au moment où un père est arraché à sa famille et va partir sur une galère pour expier quelque faute ; il s'offre lui-même en échange et passe ensuite de longues années à ramer. Alors l'étoile se rallume dans son cœur. « Il fut bientôt comblé par cette lumière intérieure et la paisible certitude lui vint d'être en dépit de tout sur la bonne voie. » Ses compagnons d'esclavage et leurs maîtres percurent l'étrange rayonnement qui émanait de cet homme; il fut libéré. En songe il revoit alors l'étoile et entend une voix : « Hâte-toi ! Hâte-toi ! » En pleine nuit, il se lève; l'étoile brille, et le guide jusqu'aux portes d'une grande ville ; entraîné par la foule, il se retrouve sur une colline où se dressent trois croix. Son étoile brille au-dessus de la croix centrale. « Alors, le regard de l'homme qui était cloué sur cette croix se posa sur lui. Pour avoir un tel regard, il fallait que cet homme eût éprouvé toutes les souffrances, tous les tourments de la terre, mais aussi une compassion absolue et un amour sans limites. Ses mains étaient douloureusement recroquevillées, transpercées par les clous. Mais, de ces mains martyrisées, il jaillissait un rayonnement. Comme un éclair, cette certitude traversa le quatrième Roi : voici le but vers lequel me conduisait le pèlerinage de toute une vie ; le Roi des hommes, le Sauveur du monde, pour lequel je me suis consumé de désir, que j'ai rencontré en tous ceux qui étaient dans l'affliction et la détresse, c'est Lui. » Le quatrième Roi tombe à genoux au pied de la croix ; à cet instant, trois gouttes de sang tombent sur ses mains ouvertes, plus éclatantes que trois pierres précieuses. Quand Jésus meurt en poussant un cri, le Roi s'effondre, mort lui aussi. « Son visage restait tourné dans la mort vers le Seigneur, et il en émanait une lumière pareille à celle d'une étoile. »

Chaque fois que je lis cette légende, elle me touche profondément. Peut-être te dira-t-elle à toi aussi qui me lis quelque chose du mystère de Noël. Trop souvent, tu ne vois briller aucune étoile ; en toi, il n'y a que ténèbres, et tu doutes d'être sur la bonne voie. Mais si, comme Dieu l'attend de toi, tu t'engages dans la vie, envers les êtres qui jalonnent ton chemin, si tu es plein de compassion : alors, un jour, l'Étoile s'allumera en toi, et tu verras l'Enfant divin sur chacun des visages humains vers lesquels tu te tournes et au désir desquels tu réponds.